

# LE VOYAGE (THEOPHILE, 14 JUIN 2022)

## TABLE DES MATIERES

I - Introduction .....	1
II - Le départ .....	5
II.1 - L'arrachement. Le deuil.....	5
II.2 - Le déracinement.....	6
III - Le parcours, la route, l'itinéraire.....	7
III.1 - La fuite en Egypte.....	7
III.2 - Le voyage et l'incertain .....	8
IV - Les buts du voyage. ....	9
IV.1 - Le pèlerinage ou la mission.....	9
IV.2 - La hiérarchie des voyages .....	10
IV.3 - Le dépaysement et l'apprentissage du relativisme .....	10
IV.4 - Rousseau et le voyage .....	11
IV.5 - Le voyage dans sa tête.....	13
V - L'identification du Christ à la voie .....	14
« <i>Je suis la voie, la vérité, la vie</i> »	
V.1 - Dans la théologie .....	14
V.2 - Dans la philosophie.....	15
V.2.1 - Le voyage, moyen et but,.....	15
V.2.2 - L'esprit est chemin.....	16
V.2.3 - L'image du théâtre .....	17
VI - En forme de conclusion.....	18
<i>Remarques épistémologiques sur le voyage</i>	
<u>THÉOPHILE : LE VOYAGE TEXTES POUR LA SÉANCE DU 14 JUIN 2022</u> .....	20

## I - Introduction

Quand on ouvre *Tristes Tropiques* de Lévi-Strauss, livre qui réserve à celui qui le lit et même qui le relit - fût-ce plusieurs fois - bien des surprises, on trouve les premiers mots qui m'ont toujours frappé, écrits par un ethnologue qui, en raison de son métier même, a dû franchir des distances considérables par voie de terre, des mers, des airs pour se trouver sur son terrain d'études : « Je hais les voyages et les explorateurs ». Phrase bizarre par sa dissymétrie de la part de quelqu'un qui sait écrire et semble intimer que la seule fonction des voyages est de faire des explorations ou d'imaginer en faire ; pendant que celle des explorateurs est de vendre les récits et les images de leurs explorations à ceux qui ne se déplacent guère mais qui sont ébahis par ceux qui ont accumulé dans leur personne les distances et qui paraissent présenter les résultats de ce qu'ils sont allés chercher au péril de leur vie, chez les « sauvages », chez les bêtes fauves, dans le froid ou la chaleur extrêmes. Du moins espèrent-ils qu'on le croit.

À l'autre extrême de cette ironie ravageuse de Lévi-Strauss qui déplore, dans les voyages, la fatigue, l'inconfort, les pertes d'un temps qui serait mieux utilisé à rester chez soi pour y travailler, et qui fait penser au mot de De Gaulle : « les voyages, il faut les avoir faits », on trouve l'enthousiasme de ceux qui, en plus grand nombre sans doute, ont préconisé, voire exalté le voyage. C'est ainsi que, à l'opposé de Socrate qui n'a guère quitté Athènes sinon pour défendre sa patrie à Potidée, à Déliion, à Amphipolis, de Kant qui n'a pas quitté Königsberg, vous trouvez les Montaigne, Bacon, Descartes, Leibniz, Montesquieu, Diderot, Voltaire, Rousseau qui, pour des raisons diverses, ont montré l'utilité des voyages, voire leur nécessité dans l'éducation d'un jeune, et pour l'équilibre même de l'adulte qui est fondamentalement *homo viator*, homme en chemin, homme sur les chemins, chemineau. Mais, par-delà ces sages fonctions d'apprentissage des langues, de la politique, de la géographie, de l'économie, on trouve les fantastiques illusions de ceux qui, parfois, ne sont jamais partis eux-mêmes, et qui ont rêvé de voyages somptueux.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent  
Pour partir, cœurs légers, semblables aux ballons,  
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,  
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Vous avez reconnu, j'imagine, une des strophes du merveilleux poème des *Fleurs du Mal* que Baudelaire consacre au voyage (cf. page 20) et qui se termine, en fermant l'œuvre d'ailleurs, par :

...Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?  
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

Cette fois, c'est l'Autre, non pas les autres dans leur relativité, mais l'Autre absolu qu'il s'agit de découvrir, sans s'enquérir des miles ou des kilomètres parcourus et peut-être en n'en parcourant aucun. Le poète de *La Prose du Transsibérien*, Blaise Cendrars, n'a probablement pas pris ce train lui-même et je doute que Baudelaire ait fait d'aussi grands voyages que Victor Hugo.

Ainsi, les voyages, on les aime *ou* on les déteste ; on les aime *et* on les déteste. Mais peut-être n'entend-on pas la même chose par *voyage* au moment où on les rejette et au moment où on les désire et le premier geste n'est-il pas d'essayer de définir à grands traits ce qu'on entend par là. D'abord, donc, que sont-ils ? Pourrait-on les caractériser pour les différencier d'une promenade, d'une ballade, d'une croisière, d'une traversée, d'une pérégrination, d'une virée, d'un pèlerinage, d'une mission ?

Il faut partir de l'étymologie et de l'usage du mot qui met en avant la notion de voie et qui a pour suffixe les trois lettres *age* qui signifient tout simplement *agere*, agir, que l'on retrouve dans usage, langage, bagage, visage, bocage, paysage, sillage, outillage, apprentissage, et qui ont échappé au

suffixe *ment* qui aurait très bien pu prendre la place. *Enseignement* aurait pu se dire *enseignage* comme on dit apprentissage ; et voyage aurait pu se dire *voiemement*, comme on dit *dévoiemement* alors que *dépaysement* aurait pu se dire *dépaysage*. Par bien des côtés, le suffixe *-age* est un équivalent de la forme en *ing* chez les Anglo-saxons : apprentissage équivaut à learning. Toutefois, l'anglais a, sur la question du voyage, fait des choix presque inverses aux nôtres et, si *voyage* existe en anglais, immortalisé par le fameux « *Voyage out* » de V. Woolf, *travel* l'emporte massivement sur *voyage*. Donc ce que nous avons retenu avec *voyage*, en français, c'est l'idée d'une pratique des voies, d'une action sur les voies en les empruntant et d'une action des voies elles-mêmes qui s'imposent à nous sans que nous ne nous en rendions forcément compte. Pascal a remarqué que les rivières étaient des chemins qui marchent ; indiquant joliment par là que les chemins nous font loi et qu'ils nous font marcher dans tous les sens du terme, imposant leur implacable autorité. On ne passe pas où l'on veut et par où l'on veut ; les voies nous sont des règles et il y a d'innombrables règles de circulation.

Mais l'étymologie ne donne pas, à elle seule, la clé de ce que signifie *voyage*. Il faut apporter d'autres précisions. La première est que : voyager n'est pas seulement effectuer un trajet, quelque grande que fût la distance parcourue. Je ne voyage pas si je me rends sur mon lieu de travail, même si j'ai des kilomètres à faire pour y parvenir, parce que je connais le trajet par cœur ; les seules surprises que je puis avoir étant les retards que je puis subir en les parcourant. Je n'ai aucune liberté et n'en prends aucune pour m'y rendre ; alors que le voyage laisse place, dans certains de ses tronçons au moins et à tout moment, à une certaine liberté de choix des voies que j'emprunte. Je ne me rends pas sur les lieux de mon voyage, alors que, même si l'on ne fait le trajet qu'une fois, il suffit qu'il soit étroitement déterminé et que je doive m'y plier sans qu'il ne me laisse de liberté, pour que je n'aie pas affaire à un voyage. Un militaire, un diplomate, un fonctionnaire en mission ne voyagent pas. Peut-être y a-t-il une autre raison dans le cas du militaire : il ne voyage pas parce que la probabilité qu'il revienne chez lui n'est pas aussi garantie que dans le cas des voyages ordinaires. Un chef d'État peut bien rendre visite à un chef d'État étranger, il ne voyage pas non plus dans cet autre État, parce qu'il n'a pas le loisir de changer son itinéraire à sa fantaisie. Si moi-même je décide d'aller rendre visite à un ami malade chez lui ou à l'hôpital et si je fais un très grand nombre de kilomètres pour cela, je ne voyage pas à proprement parler en raison du manque de liberté et de la surdétermination de ce que je veux faire ou dois faire au terme du trajet. Quand je ne sais pas ce que je vais trouver au terme de mon trajet et surtout quand j'aurais pu me dispenser de le faire, on parle plus facilement de voyage. C'est pourquoi on parle difficilement de voyage à propos du migrant ou de l'exilé : il n'est que trop poussé par les conditions politiques et économiques à partir pour être voyageur. C'est la raison aussi pour laquelle on parlera plus facilement des voyages de Saint Paul ou de ceux des missionnaires religieux.

Entre les voyages de Abram, de Noé, de Moïse, de Jonas, de Noémie, de Jésus ou de Paul, le point commun est parfois difficile à trouver. Tous ne savent pas où ils vont, loin s'en faut, mais ils ne sont pas pour autant errants. Cependant, la liberté dont ils jouissent dans la décision de se mettre en route, de suivre tel ou tel itinéraire, et d'accomplir leur mission semble sans cesse supplantée par une obéissance plus grande et qui les contraint, d'une certaine manière, à aller là où une raison plus grande qu'eux les mène. La décision de partir, le chemin qu'ils empruntent et les fins qu'ils poursuivent sont ainsi – même sous l'apparence de la nécessité matérielle comme c'est le cas pour l'émigration de Naomie dans le livre de Ruth – dictées par un accomplissement qui les dépasse.

Le thème de la vocation est donc très lié à celui du voyage dans les textes bibliques et tout itinéraire tend à devenir emblématique d'une œuvre divine. Du départ d'Abram aux voyages de Paul en passant par l'arche de Noé, c'est Dieu qui est à la manœuvre, même quand le voyageur croit pouvoir décider seul où il ira et comment. Le voyage apparaît donc davantage comme une narration de la foi qui anime le narrateur que comme une envie de découverte. À moins que cette découverte soit découverte de soi-même. C'est un nomadisme intime que crée la figure du voyage dans la Bible ; à la fois organisé et en même temps plein de surprises et de difficultés qui éprouvent le voyageur, qu'il s'agisse d'un individu ou d'un peuple.

Si donc un déplacement trop calibré n'est pas un voyage, un vagabondage n'en est pas un non plus. Rousseau a raison. Un vagabond n'est pas un voyageur, non seulement parce qu'il n'a pas de but alors que le voyageur poursuit des buts même s'ils ne sont pas étroitement déterminés, mais encore parce que le voyageur a un « chez lui », un « chez soi » que, dans la plupart des cas, il espère bien rejoindre un jour. Un voyage est souvent une odyssée ; il implique un retour même si ce retour ne comporte pas de date trop rigoureusement définie. Il est vrai que, pour nous faire mentir, on parle de la mort comme d'un voyage, sans forcément imaginer que l'on reviendra au lieu d'où l'on est « parti », comme on entend encore parfois l'expression. Il est encore une autre objection possible à ce que nous avançons : si Ulysse – l'Ulysse d'Homère – fait un voyage, parce que, parti d'Ithaque il revient à Ithaque, l'Ulysse de Joyce – Leopold Bloom – qui, parti du lit de Molly, sa femme, le matin et qui revient dans le même lit de Molly dans la nuit, quinze ou seize heures plus tard, et qui a donc pratiqué une odyssée dans les rues de Dublin, a-t-il fait un voyage dans Dublin ? Toute pérégrination est-elle un voyage ?

Dira-t-on qu'il n'a pas fait assez de miles et pris assez de temps pour qu'on ait affaire à un voyage ? Faudrait-il que, pour être un voyage, son odyssée ait une plus grande ampleur dans son rayon, dans sa distance ? Mais, sans répondre à cette question embarrassante dans le cas de Bloom, on peut affirmer que l'on peut voyager sans bouger de place ; Hugo, invité à l'Observatoire par Arago, et regardant dans la lunette pointée vers la lune, a décrit avec émotion l'expérience d'avoir franchi 383 439 kms, en un instant, quoique après plusieurs échecs, au moyen de l'œil, fasciné par l'astre vers lequel la lunette était pointée. A contrario, on peut faire des milliers de kilomètres en emportant avec soi une partie de sa maison et de ses repères ordinaires que l'on n'est pas parvenu à quitter vraiment. Ainsi peut-on se déplacer dans une capsule isolante, si j'ose dire, sans voyager. La distance n'est pas essentielle au voyage. En revanche, et pour revenir brièvement au cas de l'Ulysse de Joyce, la fréquence du trajet parcouru semble être déterminante pour distinguer Bloom de son homologue grec. L'Ulysse d'Homère a mis plusieurs années à faire son voyage, avant de retrouver Pénélope, mais il semble être resté à Ithaque après l'avoir fait ; Bloom semble se livrer à sa pérégrination tous les jours et toutes les nuits ; cette fréquence empêche que l'on parle de voyage dans son cas.

Ainsi, le bilan de cette première esquisse de la notion est ambigu. Le voyage est odyssée : on part, on séjourne, on revient. Du moins, espère-t-on revenir si les péripéties ne nous en empêchent pas. La quantité de la distance parcourue est à peu près indifférente. Peut-être, même si c'est assez artificiel et quelque peu rhétorique, avons-nous intérêt à distinguer des moments fondamentaux du voyage. Indiscutablement l'un des temps fondamentaux est constitué par le départ. Et c'est bien de lui que nous allons partir puisque celui qui voyage doit bien commencer par partir.

Mais avant de partir, écoutons une prière juive du voyageur : « Puisse être Ta volonté, Éternel, notre Dieu et Dieu de nos pères, de nous conduire dans la paix et de diriger nos pas dans la paix, de nous guider dans la paix, de nous soutenir dans la paix et de nous faire atteindre notre destination dans la vie, la joie et la paix (*celui qui a l'intention de revenir le même jour ajoute* : et de nous faire revenir dans la paix.) Et sauve-nous de tout ennemi, de tout brigand embusqué, des voleurs et des bêtes sauvages, au cours du voyage, ainsi que de tous fléaux susceptibles de s'abattre sur le monde, et accorde la bénédiction à tous nos actes. Fais-moi trouver grâce, faveur et miséricorde à Tes yeux ainsi qu'aux yeux de tous ceux qui nous voient. Accorde-nous de généreux bienfaits et entends la voix de notre prière, car Tu entends la prière de chacun. Béni sois-Tu Éternel, qui entends la prière. »

On ne saurait mieux exprimer la fragilité du voyageur qui, loin de chez lui, avec sa fortune sur lui qu'il voit filer au cours des jours, est la proie de ceux qui sont mal intentionnés à son égard.

## II - Le départ

### II.1 - L'arrachement. Le deuil.

Dans *Les Nourritures terrestres*, Gide met en scène, entre Nathanaël et son précepteur Ménélaque, un dialogue pour le moins inattendu parce que les nombreuses images de voyage qui sont proposées dans l'ouvrage sont plutôt radieuses. On tombe néanmoins sur ce texte :

« Départs horribles dans la demi-clarté d'avant l'aube. Grelottement de l'âme et de la chair. Vertige. On cherche ce qu'on pourrait bien emporter encore. Qu'aimes-tu tant dans les départs, Ménélaque ? Il répondit : - L'avant-goût de la mort.

Non certes ce n'est pas tant de voir autre chose que de me séparer de tout ce qui n'est pas indispensable. Ah ! De combien de choses, Nathanaël, on aurait encore pu se passer ! Âmes jamais suffisamment dénuées pour être enfin suffisamment emplies d'amour – d'amour, d'attente et d'espérance, qui sont nos seules vraies possessions.

Ah ! Tous ces lieux où l'on aurait tout aussi bien pu vivre ! Lieux où foisonnerait le bonheur. Fermes laborieuses, travaux inestimables des champs ; fatigue ; immense sérénité du sommeil...

Partons ! Et ne nous arrêtons que n'importe où ! ... ».

Gide A., *Les nourritures terrestres*, 1927, Barcelone, Gallimard, 2017, p. 95.

Ce texte appelle plusieurs remarques :

*D'abord*, dans les voyages, Gide s'intéresse au départ. Il n'est certes pas l'équivalent de quelque deuil, moins encore quelque goût de la mort, mais il est tout de même question de rien moins et rien de moins que de « l'avant-goût de la mort » ; d'une sorte de préparation à la mort. De la mort, il s'agit moins d'un événement qui commence un nouveau processus que du travail psychique qui est très exactement le travail du deuil. Freud a bien montré dans *Deuil et Mélancolie*, que faire son deuil de quelqu'un consistait à s'arracher, une à une, à toutes les adhésions affectives que nous avons nouées avec les objets, les représentations, les souvenirs, les passions que nous partageons avec l'être qui a disparu. C'est ce qui fait la durée du deuil et c'est ce qui fait aussi que, au fur et à mesure que le décès s'éloigne, il devient moins cruel, car nous nous sommes séparés graduellement de tous les liens qui nous rivaient réellement à la personne du disparu.

*Ensuite*, le deuil est une espèce d'éthique : il faut apprendre à faire cette séparation pour continuer à vivre malgré tout. Le voyage – et particulièrement, le départ – permet d'apprendre à mourir, comme disaient Platon et Montaigne. Il nous apprend à nous séparer, pas forcément définitivement mais pour un temps qui peut être très long, de toutes nos habitudes, des travaux, des objets, des lieux auxquels on tenait. On apprend à se départir de ces attachements, à s'arracher de la topique à laquelle nous tenons par confort ici et maintenant. Il s'agit de s'épurer, de se décanter, pour être capable d'inventer une autre topique, d'en risquer une ailleurs ; car il n'y a rien en nous de substantiel, mais nous avons tendance à le croire et cette tendance nous alourdit et nous chagrine dès qu'on la met en question. Les voyages ne sont pas des transpositions d'un sujet substantiel que l'on transporterait dans d'autres lieux. Les lieux sont constitutifs de ce que nous sommes. Il est question de se mettre en danger et c'est pour cela que Gide parle d'avant-goût de la mort. Est-on capable de faire son deuil de ce à quoi l'on tenait le plus ? Jusqu'où est-on capable de s'arracher à des liens qui nous rendent esclaves et nous empêchent d'affronter et de créer des situations nouvelles. De quel degré de dénuement est-on capable ? C'est en ce sens que l'on peut parler d'une dimension éthique du départ. Le Christ est capable d'un dénuement absolu ; un Christ avec des bagages et un sac serait ridicule. La pauvreté du Christ n'est pas une absence d'argent, un manque de moyens ; c'est une *catharsis*, une totale purification ; un délestage de tous les poids possibles.

Le départ est un événement psychique ; il a commencé à travailler bien avant la date marquée par une horloge et s'achèvera bien après. Ce travail est celui d'une expérimentation qui n'est pas complètement sérieuse parce que, d'une part, ce deuil du voyage est un faux deuil, qui n'est pas un détachement radical : on pourra revenir à ce dont on s'est volontairement détaché ; et parce que, d'autre part, le deuil du voyage n'est pas imposé par le réel comme le sont les véritables deuils mais que c'est nous qui nous l'imposons – ce qui est la preuve qu'ils ne sont pas sérieux. On ne décide pas d'affronter un deuil ; il s'impose à nous. En revanche on décide un voyage. Nous verrons encore plus loin que les voyages sont déjà plus que des expérimentations de pensée, mais qu'ils permettent des expérimentations de degré moindre et sont moins que des expériences réelles.

### II.2 - Le déracinement.

#### Dieu appelle Abram à quitter son pays

L'image Biblique du déracinement la plus connue est sans doute celle d'Abram :

#### Genèse 12 : 1-9

<sup>1</sup> Le SEIGNEUR dit à Abram : Va-t'en de ton pays, du lieu de tes origines et de la maison de ton père, vers le pays que je te montrerai. <sup>2</sup> Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai ; je rendrai ton nom grand, et tu seras une bénédiction. <sup>3</sup> Je bénirai ceux qui te béniront, je maudirai celui qui te maudira. Tous les clans de la terre se béniront par toi. <sup>4</sup> Abram partit, comme le SEIGNEUR le lui avait dit, et Loth partit avec lui. Abram avait soixante-quinze ans lorsqu'il quitta Harrân. <sup>5</sup> Abram prit Saraï, sa femme, et Loth, son neveu, avec tous les biens et les gens qu'ils avaient acquis à Harrân. Ils partirent pour Canaan, et ils arrivèrent en Canaan. <sup>6</sup> Abram traversa le pays jusqu'au lieu de Sichem, jusqu'au térébinthe de Moré. Les Cananéens étaient alors dans le pays. <sup>7</sup> Le SEIGNEUR apparut à Abram et dit : Je donnerai ce pays à ta descendance. Abram bâtit là un autel pour le SEIGNEUR qui lui était apparu. <sup>8</sup> Puis il leva le camp pour se rendre dans la montagne, à l'est de Beth-El ; il dressa sa tente entre Beth-El, à l'ouest, et le Aï, à l'est. Il bâtit là un autel pour le SEIGNEUR et invoqua le nom du SEIGNEUR (YHWH) . <sup>9</sup> Abram repartit, en se rendant par étapes vers le Néguev.

*Lékh Lékhā*, ces mots qui débute l'appel de Dieu à Abraham signifient littéralement « Va vers toi ». « Va vers toi, de ta terre, de ton pays natal et de la maison de ton père, vers la terre que Je te désignerai. »

Quand l'appel divin parvient à Abram, il avait déjà vécu une vie bien remplie puisqu'il a déjà soixante-quinze ans et qu'il a déjà une épouse. Il a déjà changé de lieu avec son père, sa femme et son neveu et c'est quand il est installé avec toute sa maisonnée qu'il est appelé à partir vers un lieu qui ne lui sera montré qu'ultérieurement.

Dans sa soixante-quinzième année, survint le commandement divin : « Va vers toi-même ! » ou va quant à toi hors de ton pays et hors de ta famille et hors de la maison de ton père ».

Cet appel pourrait se comprendre pour un jeune homme qui aurait besoin de voyager pour faire ses propres expériences et de s'enhardir au contact de la nouveauté, mais dans le cas d'un homme déjà vieux, on se demande quel est le sens d'un tel voyage. On pourrait objecter que le départ d'Abram n'est pas un voyage mais une émigration et qu'il est contraint. Mais le « quant à toi », qui veut dire en ce qui te concerne, montre qu'il se joue quelque chose du voyage initiatique dans ce départ. Dieu veut montrer un pays à Abram, lui indiquer et le bénir par une nation nombreuse. Abram est donc appelé à s'accomplir dans ce voyage, comme homme chargé de famille, puisqu'il emmène dans son aventure tous ses proches et en est donc responsable. Il se retrouve en Egypte à cause d'une famine, comme nombre d'Hébreux l'éprouvèrent. Comme époux, il doit composer avec le fait d'être marié avec une femme trop belle qu'il fera passer pour sa sœur. Comme oncle, quand il se sépare de son neveu Loth. Comme père, quand il conclut une alliance avec Dieu, basée sur la promesse d'une

descendance aussi nombreuse que les étoiles. Et enfin, comme croyant, puisqu'il est obligé de croire à tout ce qui lui arrive, alors même que rien de tout cela n'était probable.

Abram devient Abraham : il s'accomplit lui-même dans l'arrachement à ce qu'il connaît pour mieux comprendre ce qui lui est promis. Le voyage a ici les dimensions d'une existence. Abram voyage d'étape en étape sur la route dont le départ où il quitte ses certitudes est la clé de ce qu'il trouve à l'arrivée : la foi en Dieu qui n'est pas faite de certitude mais de confiance.

### III - Le parcours, la route, l'itinéraire

La mise à l'épreuve dont nous venons de parler, on ne la trouve pas qu'au début du voyage sous la forme de l'arrachement ; elle persiste tout le long du voyage en prenant des formes plus douces, douces et amères ; douces-amères, comme Jankélévitch en avait forgé le concept, pour parler de la nostalgie qui saisit l'exilé, lequel, loin de chez lui, arraché à son pays, peut bien caresser l'idée d'y revenir, mais n'y croit pas lui-même. Liszt, Chopin, Dvorak ont su exprimer ce déracinement dont la tristesse ne guérit pas. Apollinaire parle dans « Zone », un des poèmes d'*Alcools*, de ces « pauvres émigrants de la gare Saint Lazare », et il se souvient d'« une famille transportant un édreton rouge » qui fait partie de sa chétive fortune « comme vous transportez votre cœur ». Le trio de la gare, du rouge de l'édreton et de la blessure intime résonne comme un chiffre du voyage.

Si, comme nous l'avons dit, voyager, c'est s'arracher à l'habituel, et si le moi n'a pas de consistance substantielle mais n'est constitué que de réseaux d'impressions et d'idées, s'il n'y a pas de limites à la décantation, à l'épuration, à la catharsis dont il vient d'être question, on comprend que le voyage puisse être vécu comme une menace pour ce que nous imaginions comme une intégrité subjective. Une menace de décomposition. Car la recomposition, si elle n'est pas totalement incertaine comme dans le cas de l'exil et de l'émigration, est, de toute façon, moins assurée que ce que nous tenions longtemps avant de partir. Le moi, le Je, l'individu, est en péril ; il s'est mis ou il se met dans une espèce d'entre-deux, de between où l'on sait ou croit savoir ce que l'on a quitté pour un incertain que l'on risque.

#### III.1 - La fuite en Egypte

La fuite d'Égypte devient pour le peuple des hébreux un voyage interminable dans le désert. Au fur et à mesure de l'avancée dans ce milieu hostile, le peuple se sent de plus en plus abandonné aux risques d'un tel voyage et le but même de ce cheminement, la liberté, semble perdu de vue par tous dès que les épreuves deviennent trop inquiétantes. Au milieu de nulle part, la vie même devient précaire et les motivations de Moïse sont pointées du doigt par un peuple qui n'en peut plus et qui doute. L'image la plus redoutable de cette précarité du voyage est sans doute celle du manque d'eau.

#### Exode 17 : 1-7

<sup>1</sup> Toute la communauté des Israélites partit du désert de Sîn pour ses étapes, sur l'ordre du SEIGNEUR ; ils campèrent à Rephidim, mais il n'y avait pas d'eau à boire pour le peuple. <sup>2</sup> Alors le peuple chercha querelle à Moïse. Ils dirent : Donnez-nous de l'eau à boire. Moïse leur répondit : Pourquoi me cherchez-vous querelle ? Pourquoi provoquez-vous le SEIGNEUR ? <sup>3</sup> Là, le peuple avait soif, le peuple maugréait contre Moïse. Il disait : Pourquoi donc nous as-tu fait monter d'Égypte, si tu nous fais mourir de soif, moi, mes fils et mes troupeaux ? <sup>4</sup> Moïse cria vers le SEIGNEUR : Que dois-je faire pour ce peuple ? Encore un peu, et ils me lapideront ! <sup>5</sup> Le SEIGNEUR dit à Moïse : Passe devant le peuple et prends avec toi des anciens d'Israël ; prends aussi ton bâton, avec lequel tu as frappé le Nil, et tu t'avanceras. <sup>6</sup> Quant à moi, je me tiens là, devant toi, sur le rocher, en Horeb ; tu frapperas le rocher, il en sortira de l'eau, et le peuple boira. Moïse fit ainsi, sous les yeux des anciens d'Israël. <sup>7</sup> Il appela ce lieu du nom de Massa (« Provocation ») et Meriba (« Querelle »), parce que les

Israélites avaient cherché querelle, et parce qu'ils avaient provoqué le SEIGNEUR, en disant : Le SEIGNEUR est-il parmi nous ou non ?

La présence du Dieu au nom duquel le peuple se déplace se délite au fur et à mesure que la peur gagne les voyageurs. La foi est mise à rude épreuve et il faut un savant équilibre entre manque et nouvel encouragement pour que tous acceptent de continuer le voyage qui ne ressemble plus aux attentes de liberté auxquelles il semblait initialement répondre.

#### III.2 - Le voyage et l'incertain

Ce délitement, cette décomposition, on les voit à l'œuvre dans le livre de M. Butor, *La modification*, qui met en scène une résolution qui était partie pour se réaliser mais qui se défait au cours d'un voyage en chemin de fer effectué de Paris à Rome par le personnage principal. Le personnage ne tient sa consistance que du « vous » que lui accorde le romancier. À l'opposé de cette dissolution, Pascal défend une sorte de défi du voyage par laquelle il se rapproche de ce que l'on fait pour la religion, comme les voyages les plus périlleux que sont les voyages en mer ou les déplacements des militaires. Le voyage est le schème d'un rapport très calculé à l'incertain. La probabilité est, chez Pascal, une arme pratique pour transformer une incertitude subie en incertitude active.

« S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion, car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles ! »

Début du frag. Br. 234 des *Pensées*

Le voyage est là pour témoigner qu'il est possible de faire quelque chose pour l'incertain. Si la religion ne propose que des buts incertains, un très grand nombre d'activités pratiques – dont les voyages – montrent que l'on est capable de travailler pour l'incertain.

Suis-je capable de cette incertitude qui me met en jeu dans ma solitude ? Mais il n'y a pas que les moi, les je, les individus qui se mettent en cause ; un couple qui est relativement consistant chez lui, si l'on ose dire, dans son *home*, dans son *Heim*, dans son *Heimat*, peut se trouver en péril ou en danger dans le voyage qui fonctionne comme une sorte d'expérience cruciale, de mise à l'épreuve. Certes des couples peuvent naître en voyage, pour le meilleur et pour le pire, comme le montre *The voyage out* de V. Woolf. Mais, s'ils sont incapables de sortir de leurs habitudes, ils peuvent aussi se briser. C'est ainsi que ce qu'un couple prenait pour sa solidité n'était fait que d'habitudes lesquelles, à la maison, n'avaient pas conscience d'elles-mêmes, mais qui, loin de la maison, volent en éclat. Le voyage est, par quelque côté, un moment de vérité, une expérience cruciale. Chacun sait combien le moment du voyage est un moment propice aux reproches et aux querelles. L'arrachement aux objets fait que le sac a toujours été mal fait et l'a été par la faute de l'autre. On ne peut plus se servir des objets pour se cacher puisqu'ils ne sont plus là et qu'ils ne peuvent plus être utilisés comme masques. Les habitudes ne sont plus là pour nous tenir. La recherche de masques, dont Nietzsche a montré qu'elle est l'obsession du voyageur – trouver très vite d'autres masques<sup>1</sup> – ne peut plus être honorée. Simone de Beauvoir rapporte que Sartre l'accusait volontiers de n'être pas assez vagabonde en voyage et d'exécuter en aveugle un programme fixé avant de partir, plutôt que de se laisser aller à l'altérité du nouveau lieu. En voyage, le couple est privé de tout ce qui faisait la facilité et les illusions

<sup>1</sup> « Voyageur, qui es-tu ? Je te vois aller ton chemin, sans sarcasme et sans amour, avec ton regard indéchiffrable ; te voilà humble et triste comme la sonde qui, des profonds abîmes, remonte inassouvie à la lumière. Qu'es-tu allé chercher là-bas au fond ? Aucun soupir ne gonfle ta poitrine, ta lèvre dissimule son dégoût, ta main ne saisit plus que lentement. Qui es-tu ? Qu'as-tu fait ? Repose-toi ici, ce lieu est hospitalier à tous, délasse-toi. Et qui que tu sois, dis-moi ce qui pourrait te plaire, dis ce qui pourrait servir à ton délassement. Tu n'as qu'à parler ; ce que j'ai, je te l'offre. Délassement, délassement, ô curieux, qu'as-tu dit ? Donne-moi, je t'en prie, donne-moi ... - Quoi donc ? Un autre masque, un second masque ! » (Nietzsche F., *Par delà le Bien et le Mal*, § 178).

de sa dissimulation. Comme le remplissage par les incidents, le gaspillage de temps irrite ; et, puisque nous ne les avons pas voulus, on a tendance à en rendre l'autre responsable puisqu'on n'a plus rien d'autre pour y remédier.

Moins psychologiquement, on peut se demander si les voyages que nous décidons n'ont pas une finalité intermédiaire entre deux autres, dont l'une consisterait à combler des manques, à boucher des vides, tandis que l'autre consisterait à en ouvrir de nouveaux. Nous avons déjà ouvert, presque sans y penser, la question de la finalité des voyages. Pourquoi voyageons-nous ?

#### IV - Les buts du voyage.

##### IV.1 - Le pèlerinage ou la mission

Dans la Bible, outre le fait de trouver d'autres territoires et de trouver enfin un jour où s'installer – ce qui est paradoxal pour un peuple nomade et pourtant toujours devant lui comme un accomplissement – le but des voyages – est soit le pèlerinage, soit la mission. De nombreux versets bibliques font l'anamnèse du grand voyage qui fonde la confession de foi du peuple juif : « c'est moi Adonaï qui t'ai fait sortir d'Égypte » répète le Dieu d'Israël.

Cette mémoire de l'évènement fondateur donne lieu aux trois grands pèlerinages de Jérusalem :

- Pessa'h, la fête de la libération et des pains azymes ;
- Shavouôth, ou la fête des semaines qui est aussi la fête du don de la loi (Pentecôte)
- Soukkoth, la fête des cabanes qui rappelle la première étape du peuple à Soukkote dans le désert.

Les grands pèlerinages attiraient le peuple judéen et la diaspora juive à Jérusalem, mais aussi des prosélytes et des « craignants-dieu ». On venait apporter des offrandes au temple et offrir des agneaux en sacrifice.

##### Deutéronome (16 : 16-17)

<sup>16</sup> Trois fois par an, tous les hommes d'entre vous se présenteront devant l'Éternel, ton Dieu, dans le lieu qu'il choisira : à la fête des pains sans levain, à la fête des semaines et à la fête des huttes. On ne se présentera pas devant l'Éternel les mains vides. <sup>17</sup> Chacun donnera ce qu'il pourra, selon la bénédiction que l'Éternel, ton Dieu, lui aura accordée.

Ce voyage vers Jérusalem était tellement important que quinze Psaumes furent composés pour décrire l'émotion qui accompagne la montée des quinze marches du temple. Ces Psaumes sont sous-titrés « Cantiques des degrés » ou « Chants des montées ». Les prêtres les chantaient sur chacun des degrés du temple pour effectuer leur ministère. Ce sont des chants brefs, répétitifs, et qui expriment la joie et l'espérance. L'un d'entre eux est attribué à Salomon, (le N°127) et les autres à David. On a donc une structure en chiasme avec le noyau de Salomon, roi de la sagesse et de part et d'autres des cantiques qui vont jusqu'à lui ou viennent de lui.

Cette structure poétique fait de ces chants un véritable chemin mystique pour le pèlerin qui se prépare dans le chant à entrer dans le complexe sacré.

##### Psaume des degrés (N°127)

<sup>1</sup> Si ce n'est le SEIGNEUR qui bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent inutilement ; si ce n'est le SEIGNEUR qui garde la ville, celui qui la garde veille inutilement.

<sup>2</sup> C'est inutilement que vous vous levez tôt, que vous vous couchez tard et que vous mangez le pain de la peine : il en donne autant à son bien-aimé pendant qu'il dort.

<sup>3</sup> Des fils sont un patrimoine du SEIGNEUR, le fruit du ventre maternel est une récompense.

<sup>4</sup> Comme des flèches dans la main d'un vaillant guerrier, ainsi sont les fils de la jeunesse.

<sup>5</sup> Heureux l'homme qui en a rempli son carquois ! Ils n'auront pas honte, quand ils parleront avec des ennemis à la porte de la ville.

En partant d'une gradation divine des voyages, nous sommes partis un peu fort : il est des buts plus « humains » du voyage.

##### IV.2 - La hiérarchie des voyages

Partons d'un texte de Nietzsche dont on peut discuter le contenu, que nous ne suivrons d'ailleurs pas dans le détail, mais qui nous paraît de bonne méthode pour faire des gradations dans les raisons de voyager, si on prend cet acte ou ce faisceau d'actes au sérieux.

« LES VOYAGEURS ET LEURS DEGRÉS. - Il faut distinguer cinq degrés parmi les voyageurs : ceux du premier degré, qui est le degré inférieur, sont les voyageurs que l'on voit, à vrai dire « *on les voyage* » et ils sont aveugles en quelque sorte ; les suivants sont ceux qui regardent véritablement le monde ; au troisième degré, il *arrive* quelque chose au voyageur par suite de ses observations ; au quatrième, les voyageurs retiennent ce qu'ils ont vécu et ils continuent à le porter en eux [par exemple, ils sont capables de décrire ce qu'ils ont vu] ; et enfin, il y a quelques hommes d'une puissance supérieure qui, nécessairement, finissent par étaler au grand jour tout ce qu'ils ont vu, après l'avoir vécu et assimilé [Ils créent leur voyage et la forme de l'expression de leur voyage] ; ils revivent leurs voyages en œuvres et actions dès qu'ils sont revenus chez eux. Semblables à ces cinq catégories de voyageurs, tous les hommes traversent le grand pèlerinage de la vie, les inférieurs d'une façon purement passive, les supérieurs en hommes d'action qui savent vivre tout ce qui leur arrive, sans garder en eux un excédent d'événements intérieurs ».

Nietzsche F., *Humain trop humain*, II, *Opinions et sentences mêlées*, § 228.

Si on laisse de côté les très gênants qualificatifs « inférieurs » et « supérieurs » quand ils s'appliquent aux hommes plutôt qu'à ce qu'ils font, deux remarques peuvent être faites sur le texte. La *première* est dans la gradation des types de voyages depuis le voyage comme déplacement subi, totalement passif, que le tour-opérateur programme à la place du voyageur, jusqu'au voyage qui, non seulement, nous fortifie et nous fait agir durablement, mais encore est une sorte de création, comme lorsque Stendhal ou Montaigne créent ou recréent une Italie, leur Italie. En *second lieu*, il n'aura échappé à personne que Nietzsche présente cette gradation dans les voyages comme une métaphore de la typologie des types d'esprit, depuis celui qui se subit lui-même dans une absolue impuissance jusqu'à celui qui comprend que l'esprit n'existe pas s'il n'est pas création de soi.

##### IV.3 - Le dépaysement et l'apprentissage du relativisme

Si la hiérarchie des voyages est à l'arrière-fond du repérage des finalités que nous allons esquisser, nous voudrions d'abord épeler quelques-unes d'entre elles, essentiellement liées à l'éducation, car c'est souvent le prétexte que l'on donnait – et que l'on donne encore – aux voyages. Le « grand tour » que faisaient les jeunes gens fortunés de l'aristocratie et de la bourgeoisie était justifié par l'obligation d'apprendre des langues étrangères, de les parler et au moins de les comprendre Et aussi de voir à l'œuvre d'autres mœurs, d'autres façons de vivre ensemble (éthiquement et politiquement). C'est donc avant toute chose une leçon de relativité, de relativisme que nous apprend le voyage, pas seulement quand nous sommes adolescents et jeunes, mais aussi à l'âge adulte, comme le suggère Montaigne, dans un petit fragment du chapitre des *Essais* consacré aux voyages.

« J'ay la complexion du corps libre, et le goust commun [facile à partager], autant qu'homme du monde : La diversité des façons d'une nation à autre, ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soyent des assiettes d'estain, de bois, de terre : bouilly ou rosty ; beurre, ou huyle, de noix ou d'olive, chaut ou froit, tout m'est un [tout m'est égal]. Et si un, que vieillissant,

j'accuse ceste genereuse faculté : et auroy besoin que la delicatesse et le choix, arrestast l'indiscretion [le manque de discernement, le manque de choix] de mon appetit, et par fois soulageast mon estomach. Quand j'ay esté ailleurs qu'en France : et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé, si je vouloy estre servi à la Française, je m'en suis mocqué, et me suis tousjours jetté aux tables les plus espesses d'estrangers.

J'ay honte de voir nos hommes, enyvrez de cette sotte humeur, de s'effaroucher des formes contraires aux leurs [Et si cela n'avait lieu que dans les questions de cuisine !]. Il leur semble estre hors de leur element, quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les estrangeres. Retrouvent ils un compatriote en Hongrie, ils festoient ceste aventure : les voyla à se l'aliier, et à se recoudre ensemble ; à condamner tant de moeurs barbares qu'ils voyent. Pourquoi non barbares, puis qu'elles ne sont Françaises ? Encore sont ce les plus habilles, qui les ont recognuës, pour en mesdire : La plupart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrez, d'une prudence taciturne et incommunicable, se defendans de la contagion d'un air incogneu.

Ce que je dis de ceux là, me ramentoit en chose semblable, ce que j'ay par fois apperçeu en aucuns de noz jeunes courtisans. Ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte : nous regardent comme gens de l'autre monde, avec desdain, ou pitié. Ostez leur les entretiens des mysteres de la cour, ils sont hors de leur gibier. Aussi neufs pour nous et malhabiles, comme nous sommes à eux. On dict bien vray, qu'un honneste homme, c'est un homme meslé.

Montaigne, *Essais*, L. III, IX.

Bien sûr, il n'y a pas que la cuisine, même si, en ingérant des aliments par sa bouche et son appareil digestif, le voyageur livre ce qu'il a de plus intime à des actions étrangères. Comme le feront plus tard F. Bacon – voir en annexe p.23 un fragment de *Essais de morale et de politique*, petit recueil écrit en 1625, soit un an avant sa mort – Descartes, Diderot, Montesquieu – qui se demandait comment on pouvait être persan, Voltaire bien sûr, Montaigne – qui insiste sur l'intérêt politique des voyages – voir en annexe p.23 le texte extrait des *Essais*, Livre I, chapitre XXVI, Pléiade, p. 152. Nous apprenons, grâce aux voyages, à ne pas trop nous enticher de nos propres institutions, à les respecter sans doute et à ne pas les changer pour de petites raisons, mais à les tenir pour quelque chose qui est fragile, aléatoire, et qui, même quand elles paraissent fortes, pourraient être différentes sans doute.

#### IV.4 - Rousseau et le voyage

Je voudrais, de ce point de vue, lire avec vous un texte de Rousseau qui est assez mal connu et qui surprend même ceux qui croient bien connaître les écrits pédagogiques et politiques de cet auteur.

Chez Rousseau apparaît en effet une dimension inattendue du voyage, mais non pas incohérente avec le reste de sa doctrine. Elle porte simplement à infléchir des aspects que nous n'aurions pas vus spontanément, dans le sens d'une lecture plus individualiste que le *Contrat* semblait nous avoir appris à corriger.

Le voyage joue un rôle important en politique, mais en même temps qu'on ne pouvait pas facilement deviner. La plupart des auteurs, qu'ils soient conservateurs ou réformateurs, préconisent le voyage pour qu'on s'en inspire, revenu chez soi. Montaigne, Bacon ne sont certes pas de dangereux révolutionnaires ; mais il s'agit de regarder *in concreto*, en observant les moeurs des citoyens d'autres États, comment ils vivent des modes politiques différents. Rousseau a une tout autre approche que voici :

« Tout ce qui se fait par raison doit avoir ses règles. Les voyages pris comme une partie de l'éducation doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond ; voyager pour s'instruire est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé n'est rien. Je voudrais donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire, et cet intérêt bien choisi fixerait encore la nature de l'instruction. C'est toujours la suite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être considéré par ses rapports physiques avec les autres êtres, par ses rapports moraux avec les autres hommes, il lui reste à se considérer par ses rapports civils avec ses concitoyens. Il faut pour cela qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverses formes de gouvernement, et enfin le gouvernement particulier sous lequel il est né, pour savoir s'il lui convient d'y vivre ; car, par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme, en devenant majeur et maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison qu'il est censé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. [On est, dans l'Émile, très loin de la formule du *Contrat* « on le forcera d'être libre ». Elle n'est plus aussi inconditionnelle qu'elle le paraît. Il est toujours possible au citoyen d'un État de se faire citoyen d'un autre État]. Il acquiert le droit de renoncer à sa patrie comme à la succession de son père ; encore le lieu de la naissance étant un don de la nature, cède-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux, chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux lois pour acquérir le droit d'en être protégé ».

Après avoir exposé à Émile toutes les misères possibles d'un mauvais choix, son précepteur conclut : « J'ai une proposition à vous faire : consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour à choisir un asile en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille, à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur, vainement cherché par tant d'autres, et vous n'aurez pas regret à votre temps. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimère ; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, et vous vous soumettez à la loi de la nécessité. »

*Émile ou de l'éducation*, GF Flammarion, p. 596-597.

On pourrait imaginer, forts d'une lecture du *Contrat social* de Rousseau, que, étant né dans un État, le citoyen ou futur citoyen cherche à comprendre à quelles conditions il peut accepter cet État ou comment, s'il est inacceptable, il peut le changer par la révolte ou la révolution. Eh bien pas du tout. Et si surprenante que soit cette façon de penser, le voyage – un voyage de deux ans – permet de chercher l'endroit où Émile sera le plus heureux, sans exclure que ce soit pour l'entièreté de sa vie.

C'est à chacun de nous de choisir l'État où il veut vivre ; ce n'est pas à l'État d'imposer à ses ressortissants, et parce qu'ils y sont nés, des manières de vivre. On peut refuser de vivre dans un État comme on peut refuser un héritage. Tout homme a le droit de choisir sa patrie. Ce n'est pas l'obéissance qui est première, comme chez Hume, Hobbes ou Saint Paul, mais c'est la possibilité de faire le choix de sa patrie en connaissance de cause et, cela, grâce au voyage. Le *Contrat Social* peut me faire estimer que l'on part de trop loin pour que je passe ma vie à vouloir changer, à mes risques et périls, un État qui ne changera pas de mon vivant et que ma volonté de le faire changer risquerait de me conduire en prison. Le voyage me permet de penser les choses autrement. Il ne faut pas lancer la pierre à ceux qui partent pour vivre ailleurs. On n'a qu'une vie et il ne s'agit pas de la gâcher. Le bonheur, l'individualité heureuse, ne sont pas de vaines valeurs ; ils entrent en ligne de compte et je ne peux pas perdre ma vie à essayer de changer un État que je ne changerai pas, que je ne pourrai pas changer et dont les changements seraient peut-être encore plus à craindre que l'état présent. Le voyage m'aide à faire un calcul qui peut corriger le hasard d'être né ici ou là : si je trouve un État où je suis heureux, alors je ne reviendrai pas dans celui où je suis né et resterai dans le pays où je serai le plus heureux. En revanche, si je n'en trouve aucun où me fixer, je reviendrai, peut-être avec la pensée de

derrière de vouloir changer les choses, mais en m'étant guéri de la pensée de vouloir les changer à tout crin. Un gouvernement et des simulacres de lois valent mieux encore que pas de gouvernement et pas de lois du tout ; et si l'on n'est pas citoyen d'un État digne de ce nom, d'une patrie, on a au moins un pays. Le gouvernement et les lois existantes ont au moins protégé le citoyen :

« Que le contrat social n'ait point été observé, qu'importe, si l'intérêt particulier l'a protégé comme aurait fait la volonté générale, si la violence publique l'a garanti des violences particulières, si le mal qu'il a vu faire lui a fait aimer ce qui était bien, et si nos institutions même lui ont fait connaître et haïr leurs propres iniquités ? O Émile où est l'homme de bien qui ne doit rien à son pays ? Quel qu'il soit, il lui doit ce qu'il y a de plus précieux pour l'homme, la moralité de ses actions et l'amour de la vertu ».

Rousseau J.-J., *Émile ou de l'éducation*, GF-Flammarion, Paris, 1966, p. 619-620.

Ce texte fait donc d'une pierre deux coups : d'abord, le *Contrat*, s'il est un instrument de mesure des constitutions, n'est pas nécessairement une arme contre elles. Ensuite, le voyage n'implique pas forcément un retour au point d'où l'on est parti ; il peut être une exploration du point où l'on aimerait vivre et où on se fixera. Il est très étrange, mais aussi très caractéristique de la pensée de Rousseau que cette réflexion soit conduite dans le dernier chapitre d'*Émile*, qui porte sur les voyages. Le voyage est une expérience politique très complexe.

#### IV.5 - Le voyage dans sa tête

Nous avons fait jusqu'à présent comme si les lieux auxquels les voyageurs devaient se rendre étaient réels et qu'on y allait réellement. Mais les lieux de destination du voyage, pendant qu'on n'y est pas et même parfois durablement quand on y est, sont toujours en même temps des lieux imaginaires. Le voyage est toujours une affaire d'imaginaire. Nous rêvons et imaginons leurs noms avant de connaître les lieux qu'ils désignent. Leur existence est plus sûrement dans notre tête comme des souvenirs de lecture, d'images, des petits morceaux de discours et de discussions que comme une réalité en dehors d'elle. Je pourrais croire, par le recoupement d'une très grande abondance d'informations, qu'il y a une ville appelée Rome, encore que je n'y fusse jamais allé. À vrai dire, je mourrai en n'ayant connu la plupart des villes du monde que par ce degré de *certitude* que les philosophes ont longuement appelée *morale*. Et il est bien des villes que je ne saurais situer sur une carte ou sur une mappemonde ou dont je ne sais même pas si elles existent ou ont jamais existé. Cela ne veut pas dire qu'elles n'ont aucune importance. Bien des lieux imaginaires existent dans nos têtes où ils ont une influence bien plus certaine que n'est réelle leur existence. La géographie imaginaire des lieux du monde n'existe pas moins que la géographie « réelle » si l'on ose dire.

Halbwachs parlait d'une topologie légendaire<sup>2</sup> et qu'il vaudrait peut-être mieux qualifier d'imaginaire. Si Kitége est une ville imaginaire, qui n'existe pas plus que la Babel de la Bible, qu'en est-il de Balbec par exemple ? On sait qu'elle désigne, chez Proust, dans *La recherche du temps perdu*, quelque ville imaginaire de la côte normande, dont l'entité réelle pourrait être Cabourg ; mais est-elle par ailleurs une ville de légende ou une ville existante ? On sait que c'est actuellement une ville du Liban ; on sait aussi qu'il en est question dans la Bible, laquelle n'est pas avare de lieux imaginaires. Mais s'agit-il du même Balbek ? Ce n'est pas un hasard si Proust se réfère à Balbek après avoir parlé de Parme et du pouvoir imaginaire des noms de villes ou du pouvoir réel du nom des villes imaginaires.

« Le nom de *Parme*, une des villes où je désirais le plus aller, depuis que j'avais lu la Chartreuse, m'apparaissait compact, lisse, mauve et doux ; si on me parlait d'une maison quelconque de Parme

<sup>2</sup> Halbwachs est l'auteur d'un texte exactement intitulé *La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*, PUF, Paris, 2008.

dans laquelle je serais reçu, on me causait le plaisir de penser que j'habiterais une demeure lisse, compacte, mauve et douce, qui n'avait de rapport avec les demeures d'aucune ville d'Italie, puisque je l'imaginai seulement à l'aide de cette syllabe lourde du nom de *Parme*, où ne circule aucun air, et de tout ce que je lui avais fait absorber de douceur stendhalienne et du reflet des violettes. Et quand je pensais à Florence, c'était comme à une ville miraculeusement embaumée et semblable à une corolle, parce qu'elle s'appelait la cité des lys et sa cathédrale, Sainte-Marie-des-Fleurs. Quant à Balbec, c'était un de ces noms où comme sur une vieille poterie normande qui garde la couleur de la terre d'où elle fut tirée, on voit se peindre encore la représentation de quelque usage aboli, de quelque droit féodal, d'un état ancien de lieux, d'une manière désuète de prononcer qui en avait formé les syllabes hétéroclites et que je ne doutais pas de retrouver jusque chez l'aubergiste qui me servirait du café au lait à mon arrivée, me menant voir la mer déchaînée devant l'église et auquel je prêtai l'aspect discepteur, solennel et médiéval d'un personnage de fabliau ».

Parme est dans nos têtes avant d'être en Italie, surtout si nous ne nous sommes jamais rendus dans cette ville, et elle reste dans nos têtes comme tant d'autres noms de villes, quand bien même nous les aurions visitées. Qu'ils soient bibliques ou autres, un imaginaire enveloppe les noms de lieux que nous ne pouvons jamais que rêver tant que nous ne les connaissons pas ; et c'est sans doute ce qui fait que les voies, les routes, mais aussi les moyens de transport – les trains, les avions, les automobiles – jouissent, dans notre imagination, d'un tel prestige ; il en va de même des gares et des aéroports qui affichent et annoncent des lieux où nous n'irons probablement jamais, faisant paraître la destination que nous avons choisie et que nous sommes contraints d'emprunter comme l'une de celles que nous aurions pu emprunter parmi une myriade d'autres. Un péage d'autoroute n'émeut pas et semble violer son nom de *gare* puisqu'il ne barre qu'une seule direction et même un seul sens. Dans une grande gare ferroviaire ou dans un aéroport, des directions prodigieusement diverses se nouent, s'adressant puissamment, par une multitude d'« ailleurs », à notre imagination. Si les signifiants désignent les signifiés comme des entités réelles pour les uns qui vont vraiment se rendre à Calcutta, Djakarta, Vancouver, ils ne désignent que des entités fictives et imaginaires pour les autres.

#### V - L'identification du Christ à la voie

« Je suis la voie, la vérité, la vie » (Εγώ ειμι ἡ ὁδὸς καὶ ἡ ἀλήθεια καὶ ἡ ζωή)

Ne prenant pas le temps de parler du retour, car nous avons vu avec Rousseau qu'il n'avait de réalité que statistique et qu'il n'était pas forcément inscrit dans l'essence du voyage – au terme de son « tour », Émile ne reviendra pas forcément au lieu qu'il a quitté, ou s'il y revient ce sera pour reprendre quelques affaires mais il vivra ailleurs – il est temps de regarder de près cette identification du Christ à la voie, identification à laquelle les théologiens permettent de donner sens ; mais aussi les philosophes qui peuvent reprendre à leur compte, en des sens divers, cette identification, en reconnaissant parfois explicitement une dette à l'égard de la théologie, de l'esprit au chemin.

#### V.1 - Dans la théologie.

Cette citation de Jean 14 fait de Jésus lui-même un chemin. Si cette affirmation de Jésus sur lui-même semble très étrange – car qui irait dire cela de lui-même ? –, il continue en disant : « personne ne vient au Père sinon par moi », ce qui indique une fermeture dogmatique qui fait du christianisme la seule voie fidèle à Dieu le Père. En effet, il s'agit ici, dans un Évangile où le Verbe est la clé de compréhension de la christologie, de faire de Jésus le Verbe de Dieu et donc le chemin qui mène à celui qui est son origine et qui est père de tous ceux qui croient en lui. Cette filiation du logos constitue, de fait, tout croyant, qu'il soit juif d'origine ou païen, en fils de Dieu. Ce qui, dans le contexte de cet Évangile, est essentiel pour dessiner les nouveaux contours de la communauté de Jésus Christ.

Dans un texte très ancien et sans doute contemporain de l'Évangile de Jean, on trouve une description de ce qu'était la pratique des premières communautés chrétiennes. Il s'agit de la Didachée ou Doctrine des douze apôtres. On y parle des deux voies, l'une, de la vie, l'autre, de la mort.

<sup>1,2</sup> Voici donc la voie de la vie : Tu aimeras d'abord Dieu qui t'a créé, puis ton prochain comme toi-même et tout ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait, toi non plus ne le fais pas à autrui. (...)

<sup>5,1</sup> Voici maintenant la voie de la mort : Tout d'abord elle est mauvaise et pleine de malédiction : meurtres, adultères, convoitises, fornications, vols, actes d'idolâtrie, de magie, de sorcellerie, de rapines, faux témoignages, hypocrisies, duplicité, ruse, orgueil, méchanceté, arrogance, cupidité, propos obscènes, jalousie, insolence, fierté, vantardise, (témérité).

<sup>5,2</sup> Persécuteurs des hommes de biens, ennemis de la vérité, aimant le mensonge, ne connaissant pas la récompense de la justice, qui ne s'attachent pas au bien ni au jugement juste, qui veillent non pour le bien mais pour le mal.

(Didachée ou Doctrine des douze apôtres).

La deuxième partie de cette œuvre explique les pratiques des gens de la Voie : le baptême, le jeûne, le repas du Seigneur. Il est intéressant que les premiers chrétiens se soient emparés de ce terme de Voie pour définir leur mouvement. Se réclamant du Christ et, à la suite des autres, marchant dans ses pas, ils décrivent donc la vie selon la foi en Jésus Christ, comme un cheminement, ce qu'on appelle en théologie chrétienne « une suivante ». Est-ce parce que le Christ lui-même était un prophète itinérant que la notion d'itinéraire de foi eut une telle postérité, ou pour se démarquer des autres courants religieux environnants ? Il est clair que le chemin et la marche à la suite du maître représentaient une jonction intéressante entre l'école juive où un rabbin enseigne à des élèves et l'école grecque qui avait la même pratique sous les portiques des écoles philosophiques. La mobilité et l'itinérance font ainsi partie intégrante de la pensée chrétienne. Les péripécies des Évangiles étant d'ailleurs reliées le plus souvent entre elles par des indications de déplacement qui permettent de changer de lieu d'enseignement, et ainsi, de changer de sujet. Quand Jésus change d'espace géographique, il change aussi de sujet d'enseignement.

La figure du nazir a sans doute aussi constitué un modèle pour cette voie de foi et de conversion quotidienne. En effet, les nazirs juifs, consacraient deux années de leur vie à Dieu et pendant ce temps, ils dépendaient du bon vouloir des habitants des villes et des villages pour être nourris et hébergés. On imagine que Jésus n'était pas admis dans toutes les maisons, car il revient souvent à Capharnaüm chez Lazare, Marthe et Marie qui lui procurent le gîte et le couvert. Le Christ est donc un maître de sagesse précaire, tels les prophètes itinérants. Peut-être faudrait-il se demander si le chemin de croix n'est pas devenu, avec les persécutions romaines un motif pour parler du mouvement chrétien comme d'une Voie, car qu'est-ce que suivre le Christ si ce n'est marcher dans la vérité jusqu'à y perdre la vie ? Dans ce contexte, le « Je suis la voie, la vérité et la vie » est une confession de foi des chrétiens en celui qui leur montre le chemin vers la vie éternelle.

## V.2 - Dans la philosophie.

### V.2.1 - Le voyage, moyen et but

Si nous nous tournons vers ce que nous avons dit du voyage, jusqu'à présent, quand il s'agissait de philosophie plutôt que de théologie, presque toutes nos affirmations se sont accompagnées de réticence, qu'elle soit de type ascétique, cathartique, qu'elle soit marquée par la crainte des dangers de s'éloigner de chez soi, qu'elle n'accepte le voyage que sous condition d'apprentissage, que ce soit des langues, des systèmes juridiques et politiques de l'étranger – faute de quoi il faudrait parler de vagabondage. Il y a certes une ouverture à l'autre dans ces diverses façons précédentes, même restrictives, d'approcher les voyages ; mais n'est-il pas temps de parler du voyage plus positivement, plus inconditionnellement ? Le voyage n'est pas un simple moyen d'atteindre un but ; il est lui-même

le moyen et le but, de la même façon que l'esprit n'atteint ses buts, qui sont ses buts propres, que par ses propres efforts. L'image du voyage, que ce soit chez les philosophes ou dans la Bible, que ces philosophes se soient ou non inspirés de la Bible pour l'affirmer, est extraordinairement positive. Pour ce qui est de la Bible, en relisant les Proverbes, pour la précédente séance de Théophile, nous nous sommes aperçus de la multitude d'occurrences que ce texte contenait des mots de *voie*, de *chemin*, de *route*. Et même cette phrase qui sert de titre au présent paragraphe « Je suis la voie, la vérité, la vie » et que l'on a parfois pu accuser de dogmatisme, n'est pas, philosophiquement, aussi discutable qu'on a pu le dire ou le craindre : le Christ ne veut pas dire que c'est par le moi, le sien de sujet empirique singulier, que l'accès au divin doit se faire, mais que c'est en se faisant sujet que chacun, comme le Christ, se fait accès à Dieu, au Vrai. Sinon comment Fichte – dont nous n'allons pas parler – et Hegel auraient-ils pu trouver leur bien chez Jean ? Loin d'être une rodomontade ou quelque propos de bretteur, le « Je suis la voie » signifie qu'il n'y a que par le Je, qu'en se constituant comme Je, que la vérité – qu'elle soit théorique ou pratique – s'accomplit. Pour ce qui est des philosophes, en tout cas, ils sont nombreux, si différents soient-ils, qui ont insisté sur l'identification de l'esprit avec le chemin. Et quand ils ont préféré, comme Hume, l'image du théâtre, ce n'est pas sans arrière-pensée de voyage, qui est à l'arrière-fond du théâtre. Voyons ces deux points.

### V.2.2 - L'esprit est chemin

Si Hegel insiste sur l'idée que l'esprit est profondément méthode – méta hodos, avec *méta*, après, au-delà, qui suit, et *hodos* qui, sans ambiguïté, désigne le chemin –, c'est pour que nous ne séparions pas le but qu'il cherche à atteindre des moyens qu'il choisirait pour le faire. L'esprit ne vise pas de but extérieur à lui-même ; il est à lui-même son propre but et les concepts, les outils, les instruments, les passages qu'il se donne pour parvenir à ce qu'il vise, il se les donne de même et du même mouvement. Une personne qui resterait extérieure aux efforts pour se saisir des résultats sans leur démonstration ne comprendrait pas les résultats dont il cherche à s'emparer.

Il faut donc tenir deux moments que tient bien Hegel.

Le premier est que :

« Pour parvenir au savoir proprement dit ou pour engendrer l'élément de la science, [...] ce savoir doit parcourir un long chemin ».

Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, Préface, tr. Hyppolite, p. 25.

On ne peut pas s'emparer de résultats sans savoir comment ils sont produits, sans savoir les démontrer. En ce sens, l'esprit n'a pas d'extériorité, même s'il doit exposer, expliquer ce qu'il fait. Il faut qu'il s'emprunte lui-même, qu'il se fasse lui-même, qu'il se forme lui-même. C'est parce que c'est l'esprit lui-même qui se cherche qu'on peut le métaphoriser en voyage. Gabriel Marcel l'a dit à sa façon : « « Nous sommes engagés pour un voyage qui doit nous conduire là où nous sommes déjà arrivés sans le savoir » (Gaston Berger, *Encyclopédie française*, XIX, 19, 10. 7). C'est ce qui fait la lenteur de l'éducation, qui n'est pas une lenteur psychologique ou caractérolologique, mais qui est une lenteur propre, intrinsèque. Il faut que l'esprit passe par toutes les étapes qui le constituent et qu'il les dépasse. Pas plus qu'il n'y a de voyage sans le long transport, il n'y a de cheminement de l'esprit dont on puisse faire l'économie. Il n'y a pas d'éducation rapide, raccourcie. Si vous voulez faire des mathématiques et que vous vous contentez des résultats, vous ne comprendrez même pas les résultats.

« La science présente dans sa configuration ce mouvement d'auto-formation dans tout le détail de son processus et dans sa nécessité, mais elle présente aussi ce qui est déjà rabaisé à un moment et à une propriété de l'esprit. Le but à atteindre est la pénétration de l'esprit dans ce qu'est le savoir. L'impatience prétend à l'impossible, c'est-à-dire à l'obtention du but sans les moyens. D'un côté, il faut supporter la longueur du chemin, car chaque moment est nécessaire ; de l'autre, il faut s'arrêter à chaque moment et séjourner en lui, car chacun est lui-même une figure, une totalité individuelle ».

*Phénoménologie de l'Esprit*, Préface, p. 26-27.



« La science de ce chemin est la science de l'expérience que fait la conscience ».

*Phénoménologie de l'Esprit*, Préface, p. 32.

Cette insistance sur le chemin est, à sa façon, retrouvée par Gabriel Marcel dans son *Homo viator* : « Peut-être un ordre terrestre stable ne peut-il être instauré que si l'homme garde une conscience aiguë de sa condition itinérante ». Il ajoute aussitôt : « Je souhaiterais que cette phrase paradoxale – jetée dans la conclusion de *Valeur et Immortalité* – pût servir au lecteur de fil d'Ariane à travers ce qu'il serait sans doute un peu prétentieux d'appeler le labyrinthe que forment les essais rassemblés dans le présent volume ».

« Rien ne saurait de prime abord sembler plus irrationnel que de lier l'existence d'un ordre terrestre stable à la conscience d'une position qualifiée d'itinérante, c'est-à-dire à la condition fondamentale du voyageur. De quel voyage peut-il donc s'agir ici ? »

Marcel G., *Homo viator*

Ce que j'aime beaucoup dans ce texte, c'est qu'il ne se laisse pas aller seulement à la métaphore du chemin – l'esprit est chemin, l'esprit est voyage, sous-entendant qu'il est comme un voyage ou comme un chemin – et que, de façon très religieuse, il fait plutôt de ce chemin et du voyage une parabole en permettant le renversement de l'interrogation : à quel type de voyage avons-nous affaire quand nous identifions l'esprit à un chemin ou au voyage et l'homme à un *homo viator* ? Que faut-il que soit ce voyage pour qu'on puisse lui identifier l'esprit ? À quel type de voyage avons-nous affaire quand nous l'identifions à l'esprit ? Et que faut-il que soit l'esprit pour que nous l'identifions au voyage ? Ce retournement de la métaphore est caractéristique de la parabole et permet un travail beaucoup plus fin que la métaphore. Une métaphore est vague et intellectuellement peu exigeante puisqu'elle ne fait que se confirmer elle-même ; une parabole est méthodiquement fine, parce qu'elle critique l'image dont elle se sert et prend la comparaison à rebours.

### V.2.3 - L'image du théâtre

Je disais, en commençant cette section sur « Je suis la voie, la vérité, la vie » et en privilégiant bien évidemment « je suis la voie » dans cette identification de l'esprit avec le voyage, que même des auteurs qui ne se réfèrent pas trop étroitement à la Bible, ce qui est le cas de Hume, qui est agnostique, utilisent cette identification. Nous en avons un exemple dans le *Traité de la nature humaine*, lorsque Hume utilise l'image du théâtre pour parler de l'esprit :

« Il n'est pas un seul des pouvoirs de l'âme qui reste le même ne serait-ce qu'un instant. L'esprit est une sorte de théâtre, où des perceptions diverses font successivement leur entrée, passent, repassent, s'esquivent et se mêlent en une variété infinie de positions et de situations. Il n'y a pas en lui, à proprement parler de *simplicité* à un moment donné, ni d'*identité* à différents moments, quelque tendance naturelle que nous puissions avoir à imaginer cette simplicité et cette identité. La comparaison du théâtre ne doit pas nous égarer. Ce ne sont que les perceptions successives qui constituent l'esprit, et nous n'avons pas la plus lointaine idée du lieu où ces scènes sont représentées, ni des matériaux dont il est composé »

Hume D., *Traité de la nature humaine, L'entendement*, L. I, GF Flammarion, Paris, 1995, p. 344.

Mais alors, me direz-vous, quel est le rapport entre cette identification avec le théâtre et le rapport avec le voyage ? Nous avons vu qu'elle est à la fois introduite et retirée, de telle sorte que ne reste que les va-et-vient de nos perceptions, sensations, idées, souvenirs, etc. L'esprit n'est pas en voyage : il est voyage. Le voyage, le « travel », le « conveying », « le convoyage », en est l'essence. Il n'y a nulle identité du lieu que l'on quitte, nulle identité du lieu où l'on va, nulle identité non plus du lieu où l'esprit pourrait se poser au cours du trajet. Nous ne sommes que voyage. Et notre identité même

n'a de sens que dans une sympathie avec les autres. La figure du voyageur et du voyage est omniprésente dans le *Traité* de Hume.

## VI - En forme de conclusion

### Remarques épistémologiques sur le voyage

Pour terminer, je souhaiterais souligner que le voyage ne sert pas non plus dans les sciences comme une simple métaphore et que, après Aristote, Galilée, dans ses *Discours sur deux sciences nouvelles*, prend volontiers le schème du voyage pour expliquer la relativité du mouvement. Il prend l'exemple d'un bateau qui vogue de Venise à Alep et qui donc décrit un certain arc sur la mer, tandis qu'un dessinateur est à bord et trace un portrait et un paysage. Certes, ce portrait ou ce paysage retient tous les mouvements qui ont été effectués par la pointe du pinceau ou du crayon pendant le voyage ; mais je puis avoir aussi sur ces mouvements un tout autre point de vue et comprendre qu'ils ont décrit une seule ligne d'allure courbe très sensiblement liée à celle qu'a décrite le bateau avec des petites inflexions vers le haut, vers le bas, vers la gauche, vers la droite. Le tableau et cette courbe pleine d'inflexions sont équivalents ; cette équivalence est obtenue par ce schème du voyage. Ne croyons pas que seule la physique classique s'est inspirée de ce schème repris par Descartes et par beaucoup d'autres. Einstein se sert beaucoup de l'expérience de pensée du voyage, effectué par exemple par une fusée qui irait à la vitesse de la lumière – ce qui est impossible – et qui nous ferait découvrir une tout autre organisation des phénomènes qui constituent le monde.

On pourrait parfaire le schème, en imaginant que, au lieu d'un peintre, on ait, dans ce bateau imaginaire qui va de Venise à Alep, quelque savant écrivant quelque loi du mouvement, comme Galilée a su en écrire une au moins. La relativité du mouvement envelopperait la relativité de son écriture en un jeu infini, donnant un singulier relief à l'idée galiléenne selon laquelle « la nature est écrite en caractères mathématiques ». L'écriture aussi serait à la fois écriture et ligne tendue comme un arc à la surface de la terre.

Et ce n'est pas l'un des plus romantiques de nos poètes, grand voyageur autant qu'exilé de longue date, qui me démentira. Hugo, en visite à l'Observatoire de Paris, en 1834, raconte, trente ans plus tard<sup>3</sup>, ce qu'Arago, qui était chez lui en ce lieu, appelle un « voyage », à la fois abyssal et sur place, effectué en plongeant le regard dans une lunette qui, braquée sur la lune, en grossit quatre cents fois l'apparence et n'offre donc, de sa surface, qu'un tout petit fragment par rapport au croissant ou à la sphère qu'on en peut voir à l'œil nu : « J'avais, grâce à la lunette, fait, sans m'en douter, cette enjambée, quatre-vingt-dix-neuf-mille sept-cent soixante-quinze lieues en une seconde ». Ce vertige de chiffres n'est pourtant pas le plus important de l'opération. Sommé par Arago de regarder par le trou de la lunette, en dépit des protestations répétées du poète qui déclare ne rien voir, Hugo finit par s'absorber dans ce qu'il appelle le trou d'une bouteille à encre et il regarde se dessiner alors, dans l'incertitude et comme au fond d'une nuit, de très fins liserés de lumière dont on devine qu'ils dessinent les bords d'un cratère. L'œil de Hugo s'est enfin ajusté à une écriture qu'il signifie par le verbe « marquer » : « On ne sait quelles arborescences se ramifiaient ; il se fit des compartiments dans cette lividité, le pâle à côté du noir, de vagues fils insaisissables marquèrent, dans ce que j'avais sous les yeux, des régions et des zones comme si on voyait des frontières dans un rêve. [...] L'effet de profondeur et de perte du réel était terrible. Et cependant le réel était là »<sup>4</sup>. De la même façon que Galilée nous mettait en relation avec des lignes plus symboliques que visibles alors même qu'elles constituaient le réel même, ce qui apparaît au fond de l'encrier imaginaire constitué par la lunette<sup>5</sup>

<sup>3</sup> Le *Promontorium somnii* paraît avoir été écrit en 1863.

<sup>4</sup> Hugo V., *Promontorium Somnii*, éd. critique par R. Journet et G. Robert, Annales littéraires de l'Université de Besançon, vol. 42, Les Belles Lettres, Paris, 1961, p. 6-8.

<sup>5</sup> Ces grands objets, braqués vers le ciel, font irrésistiblement penser à des encriers de cuivre renversés ; sans compter que l'indication de puissance d'une lunette ou d'un télescope s'indique souvent dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par une lettre

est une écriture des choses mêmes, aussi efficace toutefois et peut-être plus émouvante encore que celle qui pourrait résulter d'une plume ; mais on ne sait trop laquelle de ces deux écritures suppose l'autre, de sorte que c'est d'un feuilletage qu'il faut parler.

Et c'est bien l'immense leçon finale que nous recevons du *Promontorium* lorsque Hugo souligne que les rêveries, grandioses ou médiocres, des hommes qui tracent, sans esquisser le moindre doute, leur destin sur la terre, sont également celles du créateur qui n'a pu et ne peut manquer de s'essayer avant de trouver quelque équilibre précaire à sa création<sup>6</sup>, dont la Bible même montre que le premier fourvoiement n'a pu être sauvé du complet désastre que par les moyens du bord, soit par l'étrange voyage des échantillons de la Création, à bord de l'Arche de Noé, sur les eaux du Déluge. Il faut, dans le mythe, compter sur un bateau pour enrayer les dérives du premier jet de la Création. Il est étonnant de constater la consonance du romantisme le plus délirant, encore que le mieux à l'écoute des spéculations biologiques de son temps, avec les indéfinies pliures classiques du livre mathématique.

---

que l'on pourrait repérer à des centaines de pieds de distance. C'est ainsi que, selon Blagden, qui le rapporte à Laplace, dans sa lettre du 16 novembre 1785, parlant d'un télescope de plus de 28 pouces d'ouverture, écrit que Mr Michell, son inventeur, « reads, with that, letter at ... inch at the distance of 858 feet, though he has not yet given to the figure the degree of accuracy that the extent of his machinery will ultimately produce » (*Correspondance de Pierre-Simon Laplace*, I, p. 199-200).

<sup>6</sup> « Oui, sans que cela puisse en rien détruire et amoindrir l'idée de perfection attachée aux évolutions successives des lois naturelles, oui, selon notre optique humaine, le tâtonnement terrible du rêve est mêlé au commencement des choses ; la création, avant de prendre son équilibre, a oscillé de l'informe au difforme, elle a été muée, elle a été monstre » ; et Hugo d'énumérer d'étranges espèces animales qui « nous montrent, fixée et vivante, la figure de ces songes qui ont traversé l'immense cerveau inconnu ». Le texte s'achève sur cette étrange demande : « Tu rêves aussi, ô toi ! Pardonne-nous nos songes alors ».

## THÉOPHILE : LE VOYAGE

### TEXTES POUR LA SÉANCE DU 14 JUIN 2022

#### I - Introduction

##### LE VOYAGE

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,  
L'univers est égal à son vaste appétit.  
Ah ! Que le monde est grand à la clarté des lampes !  
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,  
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,  
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,  
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;  
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,  
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,  
Le Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent  
D'espace et de lumière et de cieus embrasés ;  
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,  
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent  
Pour partir, cœurs légers, semblables aux ballons,  
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,  
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,  
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,  
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,  
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom !

« Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?  
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau ! »

Fragments du dernier poème des *Fleurs du Mal* (Baudelaire)

#### Prière du voyageur issue de la tradition juive :

Puisse être Ta volonté, Éternel, notre Dieu et Dieu de nos pères, de nous conduire dans la paix et de diriger nos pas dans la paix, de nous guider dans la paix, de nous soutenir dans la paix et de nous faire atteindre notre destination dans la vie, la joie et la paix (*celui qui a l'intention de revenir le même jour ajoute* : et de nous faire revenir dans la paix.) Et sauve-nous de tout ennemi, de tout brigand

embusqué, des voleurs et des bêtes sauvages, au cours du voyage, ainsi que de tous fléaux susceptibles de s'abattre sur le monde, et accorde la bénédiction à tous nos actes. Fais-moi trouver grâce, faveur et miséricorde à Tes yeux ainsi qu'aux yeux de tous ceux qui nous voient. Accorde-nous de généreux bienfaits et entends la voix de notre prière, car Tu entends la prière de chacun. Béni sois-Tu Éternel, qui entends la prière.

## II - Le départ

### II.1 - L'arrachement. Le deuil

**Gide A., *Les nourritures terrestres*, 1927, Barcelone, Gallimard, 2017, p. 95.**

« Départs horribles dans la demi-clarté d'avant l'aube. Grelottement de l'âme et de la chair. Vertige. On cherche ce qu'on pourrait bien emporter encore. Qu'aimes-tu tant dans les départs, Ménélaque ? Il répondit : - L'avant-goût de la mort.

Non certes ce n'est pas tant de voir autre chose que de me séparer de tout ce qui n'est pas indispensable. Ah ! De combien de choses, Nathanaël, on aurait encore pu se passer ! Âmes jamais suffisamment dénuées pour être enfin suffisamment emplies d'amour - d'amour, d'attente et d'espérance, qui sont nos seules vraies possessions.

Ah ! Tous ces lieux où l'on aurait tout aussi bien pu vivre ! Lieux où foisonnerait le bonheur. Fermes laborieuses, travaux inestimables des champs ; fatigue ; immense sérénité du sommeil...

Partons ! Et ne nous arrêtons que n'importe où ! ... ».

### II.2 - Le déracinement

**Genèse 12 : 1-9**

1Le SEIGNEUR dit à Abram : Va-t'en de ton pays, du lieu de tes origines et de la maison de ton père, vers le pays que je te montrerai. 2Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai ; je rendrai ton nom grand, et tu seras une bénédiction. 3Je bénirai ceux qui te béniront, je maudirai celui qui te maudira. Tous les clans de la terre se béniront par toi. 4Abram partit, comme le SEIGNEUR le lui avait dit, et Loth partit avec lui. Abram avait soixante-quinze ans lorsqu'il quitta Harrân. 5Abram prit Saraï, sa femme, et Loth, son neveu, avec tous les biens et les gens qu'ils avaient acquis à Harrân. Ils partirent pour Canaan, et ils arrivèrent en Canaan. 6Abram traversa le pays jusqu'au lieu de Sichem, jusqu'au térébinthe de Moré. Les Cananéens étaient alors dans le pays. 7Le SEIGNEUR apparut à Abram et dit : Je donnerai ce pays à ta descendance. Abram bâtit là un autel pour le SEIGNEUR qui lui était apparu. 8Puis il leva le camp pour se rendre dans la montagne, à l'est de Beth-El ; il dressa sa tente entre Beth-El, à l'ouest, et le Aï, à l'est. Il bâtit là un autel pour le SEIGNEUR et invoqua le nom du SEIGNEUR (YHWH) . 9Abram repartit, en se rendant par étapes vers le Néguev.

## III - Le parcours du voyage

### III.1 - La fuite en Egypte

**Exode 17 : 1-7**

<sup>1</sup> Toute la communauté des Israélites partit du désert de Sîn pour ses étapes, sur l'ordre du SEIGNEUR ; ils campèrent à Rephidim, mais il n'y avait pas d'eau à boire pour le peuple. <sup>2</sup> Alors le peuple chercha querelle à Moïse. Ils dirent : Donnez-nous de l'eau à boire. Moïse leur répondit : Pourquoi me cherchez-vous querelle ? Pourquoi provoquez-vous le SEIGNEUR ? <sup>3</sup> Là, le peuple avait soif, le peuple maugréait contre Moïse. Il disait : Pourquoi donc nous as-tu fait monter d'Egypte, si tu nous fais mourir de soif, moi, mes fils et mes troupeaux ? <sup>4</sup> Moïse cria vers le SEIGNEUR : Que dois-je faire pour ce peuple ? Encore un peu, et ils me lapideront ! <sup>5</sup> Le SEIGNEUR dit à Moïse : Passe devant le peuple et prends avec toi des anciens d'Israël ; prends aussi ton bâton, avec lequel tu

as frappé le Nil, et tu t'avanceras. <sup>6</sup> Quant à moi, je me tiens là, devant toi, sur le rocher, en Horeb ; tu frapperas le rocher, il en sortira de l'eau, et le peuple boira. Moïse fit ainsi, sous les yeux des anciens d'Israël. <sup>7</sup> Il appela ce lieu du nom de Massa (« Provocation ») et Meriba (« Querelle »), parce que les Israélites avaient cherché querelle, et parce qu'ils avaient provoqué le SEIGNEUR, en disant : Le SEIGNEUR est-il parmi nous ou non ?

## IV - Les buts du voyage

### IV.1 - Le pèlerinage

**Deutéronome (16 : 16-17)**

<sup>16</sup> Trois fois par an, tous les hommes d'entre vous se présenteront devant l'Éternel, ton Dieu, dans le lieu qu'il choisira : à la fête des pains sans levain, à la fête des semaines et à la fête des huttes. On ne se présentera pas devant l'Éternel les mains vides.

<sup>17</sup> Chacun donnera ce qu'il pourra, selon la bénédiction que l'Éternel, ton Dieu, lui aura accordée.

**Psaume des degrés (N°127)**

<sup>1</sup> Chant des montées. De Salomon.

Si ce n'est le SEIGNEUR qui bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent inutilement ; si ce n'est le SEIGNEUR qui garde la ville, celui qui la garde veille inutilement.

<sup>2</sup> C'est inutilement que vous vous levez tôt, que vous vous couchez tard et que vous mangez le pain de la peine : il en donne autant à son bien-aimé pendant qu'il dort.

<sup>3</sup> Des fils sont un patrimoine du SEIGNEUR, le fruit du ventre maternel est une récompense.

<sup>4</sup> Comme des flèches dans la main d'un vaillant guerrier, ainsi sont les fils de la jeunesse.

<sup>5</sup> Heureux l'homme qui en a rempli son carquois ! Ils n'auront pas honte, quand ils parleront avec des ennemis à la porte de la ville.

### IV.3 - Le dépaysement et l'apprentissage du relativisme

**Montaigne, *Essais*, III, IX.**

« J'ay la complexion du corps libre, et le goust commun, autant qu'homme du monde : La diversité des façons d'une nation à autre, ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soyent des assiettes d'estain, de bois, de terre : bouilly ou rosty ; beurre, ou huyle, de noix ou d'olive, chaut ou froit, tout m'est un. Et si un, que vieillissant, j'accuse ceste genereuse faculté : et auroy besoin que la delicatesse et le choix, arrestast l'indiscretion de mon appetit, et par fois soulageast mon estomach. Quand j'ay esté ailleurs qu'en France : et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé, si je vouloy estre servi à la Française, je m'en suis mocqué, et me suis tousjours jetté aux tables les plus espesses d'estrangers.

J'ay honte de voir nos hommes, enyvrez de cette sottie humeur, de s'effaroucher des formes contraires aux leurs. Il leur semble estre hors de leur element, quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les estrangeres. Retrouvent ils un compatriote en Hongrie, ils festoient ceste aventure : les voyla à se r'aliar, et à se recoudre ensemble ; à condamner tant de moeurs barbares qu'ils voyent. Pourquoi non barbares, puis qu'elles ne sont Françaises ? Encore sont ce les plus habilles, qui les ont recognuës, pour en mesdire : La pluspart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrez, d'une prudence taciturne et incommunicable, se defendans de la contagion d'un air incogneu.

Ce que je dis de ceux là, me ramentoit en chose semblable, ce que j'ay par fois apperçeu en aucuns de nos jeunes courtisans. Ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte : nous regardent comme gens de l'autre monde, avec desdain, ou pitié. Ostez leur les entretiens des mysteres de la cour, ils sont hors de leur gibier. Aussi neufs pour nous et malhabiles, comme nous sommes à eux. On dict bien vray, qu'un honneste homme, c'est un homme meslé ».

**Montaigne, *Essais*, Livre I, chapitre XXVI, Pléiade, p. 152.**

« A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays étrangers, non pour en rapporter seulement, à la mode de notre noblesse française, combien de pas a Santa Rotonda, ou la richesse de caleçons de la Signora Livia, ou, comme d'autres, combien le visage de Néron, de quelque vieille ruine de là, est plus long ou plus large de celui de quelque pareille médaille, mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et de leurs façons, et pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui. Je voudrais qu'on commençât à le promener de sa tendre enfance, et, premièrement pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus éloigné du nôtre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peut plier ».

**Bacon F., *Essais de morale et de politique*, Paris, L'Arche, 1999, p. 78-82.**

DES VOYAGES

Les voyages en pays étrangers font durant la première jeunesse une partie de l'éducation, et dans l'âge mûr, une partie de l'expérience ; mais on peut dire d'un homme qui entreprend un voyage avant d'avoir fait quelque progrès dans la langue du pays où il veut aller, qu'il va à l'école et non qu'il va voyager. Je voudrais d'abord qu'un jeune homme ne voyageât que sous la direction d'un gouverneur ou d'un domestique sage et de bonnes mœurs, qui eût voyagé lui-même dans le pays où il se propose d'aller, qui en sût la langue et qui fût en état de lui indiquer d'avance quels sont, dans ce même pays les objets qui méritent le plus de fixer l'attention d'un observateur, quelles liaisons plus ou moins étroites il doit y contracter, quels exercices, quelles sciences ou quels arts y sont portés à un certain degré de perfection ; car autrement un jeune homme voyagera pour ainsi dire les yeux bandés, et, quoique hors de chez lui, de ses foyers, il ne verra rien.

N'est-il pas surprenant que, dans les voyages de mer où l'on ne voit que le ciel et l'eau, on ait soin de tenir des journaux, et que, dans les villages de terre, où à chaque pas s'offrent tant d'objets dignes d'attention, on prenne si rarement cette peine ? Comme si les objets et les événements qui se présentent fortuitement méritaient moins d'être consignés sur des tablettes ou dans une relation que les observations qu'on s'était proposé de faire. Il faut donc s'accoutumer à faire la relation détaillée de ses voyages. Or, les choses qui méritent le plus de fixer l'attention d'un voyageur sont : les cours des princes, surtout dans les moments où ils donnent audience aux ambassadeurs, les cours de justice quand on plaide des causes mémorables, les assemblées du clergé ou les consistoires ecclésiastiques, les temples et les monastères, ainsi que les monuments qu'on y admire, les murs et les fortifications des villes grandes ou petites, les ports, rades, bassins, havres, etc., les antiquités et les belles ruines, les bibliothèques, les collèges, les lieux où l'on soutient des thèses et ceux où l'on enseigne les sciences, les lettres et les arts, les vaisseaux et leurs chantiers, les palais les plus magnifiques, les plus beaux jardins, les promenades publiques, les maisons de plaisance, châteaux, etc., les arsenaux de mer et de terre, les greniers et magasins publics, les changes, les bourses, les plus riches magasins de marchands, les académies où la jeunesse fait ses exercices, la manière de lever les troupes et de les exercer, la discipline militaire, la tactique, etc., les spectacles où se rend la meilleure compagnie, les trésors et les dépôts de choses précieuses, les garde-meubles, les cabinets de raretés, et enfin il faut voir ce qu'il y a de plus remarquable dans tous les lieux où on passe ; il faut aussi que le gouverneur ou le domestique qui doit conduire ou diriger le jeune voyageur prenne d'avance sur toutes ces particularités des informations exactes et détaillées. À l'égard de tournois, des fêtes publiques, cavalcades, bals masqués, bals parés, festins, noces, pompes funèbres, exécutions et autres spectacles de ce genre, il ne sera pas fort nécessaire d'y faire penser les jeunes gens, ils y courront assez d'eux-mêmes. Cependant il ne serait pas non plus tout à fait à propos qu'ils les dédaignent tout à fait ».

(...)

« Il faut, de plus, qu'il soit muni d'un livre de géographie, de la topographie, ou du moins d'une bonne carte géographique du pays où il doit voyager, carte qui lui servira comme de clé pour toutes ses recherches ; qu'il ait soin de faire un journal ; qu'il ne séjourne pas trop longtemps dans

les mêmes lieux, mais plus ou moins et à raison des observations qu'il peut y faire. S'il fait, dans une capitale, ou dans une ville de second ordre, un séjour de quelque durée, il doit changer fréquemment de demeure et passer d'un quartier à l'autre, sans donner toutefois dans l'excès à cet égard. C'est le plus sûr moyen de multiplier ses relations et de s'instruire complètement des lois du pays, de ses coutumes, de ses usages, etc. ; qu'il évite avec soin la société de ses compatriotes ; qu'il prenne ses repas dans des endroits où viennent manger aussi des personnes bien nées et instruites. (...)

Quant aux liaisons plus ou moins étroites qu'on peut contracter dans les pays où l'on voyage, les personnes qu'il faut le plus rechercher, ce sont les ambassadeurs, députés, résidents, secrétaires d'ambassade et autres membres du corps diplomatique. Par ce moyen, en voyageant dans un seul pays, on acquiert beaucoup de lumières et un commencement d'expériences sur beaucoup d'autres. Il aura soin de visiter, dans chaque lieu où il s'arrêtera, les personnages distingués en chaque genre, surtout ceux qui sont très célèbres dans d'autres pays, afin de pouvoir juger par lui-même si leur air, leurs manières et leurs mœurs répondent à cette grande réputation qu'ils se sont acquise au loin.

(...)

Quand notre voyageur est de retour dans sa patrie, il ne doit pas perdre totalement de vue les pays qu'il a parcourus, mais cultiver l'amitié des hommes de mérite ou éminents en dignité qu'il a connus particulièrement, et entretenir avec eux un commerce de lettres ; qu'on s'aperçoive plutôt par ses discours qu'il a voyagé, que par ses manières et ses vêtements ; encore faut-il que, dans ses discours, il soit retenu, et attende plutôt qu'on lui fasse des questions sur ses voyages que de raconter ses aventures à tout propos ; qu'il vive et se présente de manière qu'on voie clairement qu'il n'a pas abandonné les manières, les coutumes et les mœurs de son pays pour faire parade de celle des étrangers ; mais que de tout ce qu'il a pu apprendre dans ses voyages il n'a cueilli que la fleur, pour la transporter dans les usages et les manières de son pays ».

**IV.4 - Rousseau et le voyage**

**Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, GF Flammarion, p. 596-597.**

« Tout ce qui se fait par raison doit avoir ses règles. Les voyages pris comme une partie de l'éducation doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond ; voyager pour s'instruire est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé n'est rien. Je voudrais donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire, et cet intérêt bien choisi fixerait encore la nature de l'instruction. C'est toujours la suite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être considéré par ses rapports physiques avec les autres êtres, par ses rapports moraux avec les autres hommes, il lui reste à se considérer par ses rapports civils avec ses concitoyens. Il faut pour cela qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverses formes de gouvernement, et enfin le gouvernement particulier sous lequel il est né, pour savoir s'il lui convient d'y vivre ; car, par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme, en devenant majeur et maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison qu'il est censé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa patrie comme à la succession de son père ; encore le lieu de la naissance étant un don de la nature, cède-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux, chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux lois pour acquérir le droit d'en être protégé ».

Après avoir exposé à Émile toutes les misères possibles d'un mauvais choix, son précepteur conclut :

« J'ai une proposition à vous faire : consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour à choisir un asile en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille, à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, et vous n'aurez pas regret à votre temps. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimère ; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, et vous vous soumettez à la loi de la nécessité. »

## V - L'identification du Christ à la voie

« Je suis la voie, la vérité, la vie »

Les premiers chrétiens se reconnaissent de la Voie.

### Didachée ou Doctrine des douze apôtres

<sup>1:2</sup> Voici donc la voie de la vie : Tu aimeras d'abord Dieu qui t'a créé, puis ton prochain comme toi-même et tout ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait, toi non plus ne le fais pas à autrui. (...)

<sup>5:1</sup> Voici maintenant la voie de la mort : Tout d'abord elle est mauvaise et pleine de malédiction : meurtres, adultères, convoitises, fornications, vols, actes d'idolâtrie, de magie, de sorcellerie, de rapines, faux témoignages, hypocrisies, duplicité, ruse, orgueil, méchanceté, arrogance, cupidité, propos obscènes, jalousie, insolence, fierté, vantardise, (témérité).

<sup>5:2</sup> persécuteurs des hommes de biens, ennemis de la vérité, aimant le mensonge, ne connaissant pas la récompense de la justice, qui ne s'attachent pas au bien ni au jugement juste, qui veillent non pour le bien mais pour le mal.

### V.2.2 - L'esprit est chemin

**Hegel G.W.F., *Phénoménologie de l'Esprit*, Préface, tr. Hyppolite, p. 25.**

« Pour parvenir au savoir proprement dit ou pour engendrer l'élément de la science, [...] ce savoir doit parcourir un long chemin ».

**Hegel G.W.F., *Phénoménologie de l'Esprit*, Préface, p. 26-27.**

« La science présente dans sa configuration ce mouvement d'auto-formation dans tout le détail de son processus et dans sa nécessité, mais elle présente aussi ce qui est déjà rabaissé à un moment et à une propriété de l'esprit. Le but à atteindre est la pénétration de l'esprit dans ce qu'est le savoir. L'impatience prétend à l'impossible, c'est-à-dire à l'obtention du but sans les moyens. D'un côté, il faut supporter la longueur du chemin, car chaque moment est nécessaire ; - de l'autre, il faut s'arrêter à chaque moment et séjourner en lui, car chacun est lui-même une figure, une totalité individuelle ».

**Hegel G.W.F., *Phénoménologie de l'Esprit*, Préface, p. 32.**

« La science de ce chemin est la science de l'expérience que fait la conscience ».

**Marcel G., *Homo viator***

« Peut-être un ordre terrestre stable ne peut-il être instauré que si l'homme garde une conscience aiguë de sa condition itinérante ». « Je souhaiterais, ajoute-t-il aussitôt, que cette phrase paradoxale, jetée dans la conclusion de *Valeur et Immortalité*, pût servir au lecteur de fil d'Ariane à travers ce qu'il serait sans doute un peu prétentieux d'appeler le labyrinthe que forment les essais rassemblés dans le présent volume ».

« Rien ne saurait de prime abord sembler plus irrationnel que de lier l'existence d'un ordre terrestre stable à la conscience d'une position qualifiée d'itinérante, c'est-à-dire à la condition fondamentale du voyageur. De quel voyage peut-il donc s'agir ici ? »

**Hume D., *Traité de la nature humaine, L'entendement*, L. I, GF Flammarion, Paris, 1995, p. 344.**

« Il n'est pas un seul des pouvoirs de l'âme qui reste le même ne serait-ce qu'un instant. L'esprit est une sorte de théâtre, où des perceptions diverses font successivement leur entrée, passent, repassent, s'esquivent et se mêlent en une variété infinie de positions et de situations. Il n'y a pas en lui, à proprement parler de *simplicité* à un moment donné, ni d'*identité* à différents moments, quelque tendance naturelle que nous puissions avoir à imaginer cette simplicité et cette identité. La comparaison du théâtre ne doit pas nous égarer. Ce ne sont que les perceptions successives qui

constituent l'esprit, et nous n'avons pas la plus lointaine idée du lieu où ces scènes sont représentées, ni des matériaux dont il est composé »

**Berger G., *Encyclopédie française*, XIX, 19, 10. 7.**

« Nous sommes engagés pour un voyage qui doit nous conduire là où nous sommes déjà arrivés sans le savoir »

### VI - Remarques épistémologiques sur le voyage

**Hugo V., *Promontorium somnii*, texte recueilli dans une conférence de J.-M. Hovasse, le 29 novembre 2018, Victor Hugo et la physique (le 8 et l'∞).**

« Je me rappelle qu'un soir d'été, il y a longtemps de cela, en 1834, j'allai à l'Observatoire. Je parle de Paris, où j'étais alors. J'entraî. La nuit était claire, l'air pur, le ciel serein, la lune à son croissant ; on distinguait à l'œil nu la rondeur obscure modelée, la leur cendrée. Arago était chez lui, il me fit monter sur la plate-forme. Il y avait là une lunette qui grossissait quatre cents fois ; si vous voulez vous faire une idée de ce que c'est qu'un grossissement de quatre cents fois, représentez-vous le bougeoir que vous tenez à la main haut comme les tours de Notre-Dame. Arago disposa la lunette, et me dit : regardez. Je regardai. J'eus un mouvement de désappointement. Une espèce de trou dans l'obscur, voilà ce que j'avais devant les yeux ; j'étais comme un homme à qui l'on dirait : regardez, et qui verrait l'intérieur d'une bouteille à l'encre. Ma prunelle n'eut d'autre perception que quelque chose comme une brusque arrivée de ténèbres. Toute ma sensation fut celle que donne à l'œil dans une nuit profonde la plénitude du noir. – Je ne vois rien, dis-je. Arago répondit : – Vous voyez la lune. J'insistai : – Je ne vois rien. Arago reprit : – Regardez. Un instant après, Arago poursuivit : – Vous venez de faire un voyage. – Quel voyage ? – Tout à l'heure, comme tous les habitants de la terre, vous étiez à quatre-vingt-dix mille lieues de la lune. – Eh bien ? – Vous en êtes maintenant à deux cent vingt-cinq lieues. – De la lune ? – Oui. C'était là en effet le résultat du grossissement de quatre cents fois. J'avais, grâce à la lunette, fait sans m'en douter cette enjambée, quatre-vingt-dix-neuf mille sept cent soixante-quinze lieues en une seconde. Du reste, cet effrayant et subit rapprochement de la planète ne me faisait aucun effet. Le champ du télescope était trop étroit pour embrasser la planète entière, la sphère ne s'y dessinait pas, et ce que j'en voyais, si j'en voyais quelque chose, n'était qu'un segment obscur. Arago, comme il me l'expliqua ensuite, avait dirigé le télescope vers un point de la lune qui n'était pas encore éclairé. Je repris : – Je ne vois rien. – Regardez, dit Arago. Je suivis l'exemple de Dante vis-à-vis de Virgile. J'obéis. Peu à peu ma rétine fit ce qu'elle avait à faire, les obscurs mouvements de machine nécessaires s'opèrent dans ma prunelle, ma pupille se dilata, mon œil s'habitua, comme on dit, et cette noirceur que je regardais commença à blêmir. Je distinguai, quoi ? Impossible de le dire. C'était trouble, fugace, impalpable à l'œil, pour ainsi parler. Si rien avait une forme, ce serait cela. Puis la visibilité augmenta, on ne sait quelles arborescences se ramifièrent, il se fit des compartiments dans cette lividité, le pâle à côté du noir, de vagues fils insaisissables marquèrent dans ce que j'avais sous les yeux des régions et des zones comme si l'on voyait des frontières dans un rêve. Pourtant, tout demeurait indistinct, et il n'y avait d'autre différence que du blême au sombre. Confusion dans le détail, diffusion dans l'ensemble ; c'était toute la quantité de contour et de relief qui peut s'ébaucher dans de la nuit. L'effet de profondeur et de perte du réel était terrible. Et cependant le réel était là. Je touchais les plis de mon vêtement, j'étais, moi. Eh bien, cela aussi était. Ce songe était une terre. Probablement, on – qui ? – marchait dessus ; on allait et venait dans cette chimère ; ce centre conjectural d'une création différente de la nôtre était un récipient de vie ; on y naissait, on y mourait peut-être ; cette vision était un lieu pour lequel nous étions le rêve. Ces hypothèses compliquant une sensation, ces ébauches de la pensée essayée hors du connu, faisaient un chaos dans mon cerveau. Cette impression, c'est l'inexplicable. Qui ne l'a pas éprouvée ne saurait s'en rendre compte. Qui que nous soyons, nous sommes des ignorants. Ignorants de ceci, sinon de cela. Nous passons notre vie à avoir besoin de révélations. Il nous faut à chaque instant la secousse du réel. Le saisissement que la lune est un monde n'est pas l'impression habituelle que nous donne cette chose ronde inégalement éclairée paraissant et disparaissant à notre horizon ».